

Aventure, migration, Harga : symptôme ou résolution ? ¹

Blandine Bruyère

Docteur en Psychologie et psychopathologie clinique

CRPPC – Université LYON 2

Résumé :

Je propose, dans ce travail, d'aborder les liens possibles entre violences et migrations, à partir d'une situation clinique qui a fait fonction de cas fondateur pour mon travail de recherche. Comprendre ce qui pousse à partir c'est poser la question de la pulsionnalité et des économies psychiques en cours dans les processus prémigratoires, et leur résonances ensuite.

Nous pouvons formuler l'hypothèse que la migration, contrainte ou volontaire, n'en reste pas moins l'expression d'une forme de violence inélaboree (inélaborable ?) au lieu de l'origine. Nous nous devons alors de questionner, pour comprendre, ce qui pousse à migrer ? Après une lecture rapide des contextes socioculturels de départ, nous explorerons la façon dont le sujet singulier, peut se constituer ou advenir, quand une part des dynamiques groupales originelles, sans doute par effet d'emboîtement, fonctionnent sur les registres de l'emprise, de l'indifférenciation ? La migration n'est-elle pas alors un moyen de mettre en acte un vécu d'exclusion consécutif à un sentiment répété d'étrangeté du sujet au sein du groupe primaire ? La migration apparaît alors à la fois comme un symptôme d'une violence non métaphorisée, et tentative de résolution psychique par le déplacement qu'elle opère.

Mots clés : Violence – migration – symptôme - élaboration

Il est fréquent de penser la migration et ses effets à partir du pays d'accueil, et en termes sociologiques, politiques ou économiques. Les travaux sur les préalables à la migration sont moins importants, et les conditions psychiques présidant au départ trop peu étudiées.

Je fais ici le choix de m'arrêter sur les dimensions inconscientes des raisons invoquées, la plupart du temps, de « ce qui pousse à partir » : Précarité, pauvreté, violences, manque de perspectives, sont autant de raisons largement mises en avant par les migrants eux même pour donner du sens au départ et à ses conséquences. Essayons de voir du point de vue inconscient ce qu'il en est, à partir de l'histoire d'Adam, que j'ai suivi plus d'un an, lors de mon long séjour en pays de transit, et pour lequel je présente ici les éléments principaux et l'analyse que j'en ai faite alors.

¹ *Cet article est une reprise de la thèse de doctorat « Une aventure humaine : la migration. Approche des processus inconscients prémigratoires » Dirigée par Pr Claudine Vacheret à l'université Lyon 2.*

Les pays de transit sont ceux dans lesquels des migrants ont des statuts différents selon leur modalité de passage des frontières : Immigrés, migrants, émigrants...

Adam est d'Afrique subsaharienne, il est l'aîné d'une grande fratrie ; le père a eu deux épouses et subvenait très difficilement aux besoins de la famille. Adam le décrit comme très autoritaire. Il décède en 1993 lorsqu'Adam a 14 ans. Adam devient alors soutien de la grande famille en tant que fils aîné. Bien que ses parents étaient déjà séparés à la mort du père. Adam ne reparlera plus de son père par la suite de nos rencontres.

Il parle alors de sa mère « une mère courage » qui se battait pour trouver de quoi faire vivre la famille. Il a trois frères qui ont alors 29, 26 et 24 ans et qui semblent s'en sortir difficilement. Il dit à ce propos ne pas comprendre pourquoi sa mère lui demande à lui d'envoyer plus d'argent pour ses frères, alors qu'elle l'a obligé lui à travailler très jeune avec elle. Il refuse, depuis peu, d'envoyer de l'argent tant qu'elle ne les oblige pas eux aussi, à travailler, ce qui la met elle très en colère.

Il a connu sa première aventure en 2000 puis une seconde en 2003. Il est allé jusqu'au Maroc. Il parle avec beaucoup d'émotions de la zone frontière algéro-marocaine et des conditions de vie à la frontière.

La difficulté de ces deux tentatives et, ce dont il a été témoin au Maroc le pousse alors à rentrer. Il reprend le travail aux champs avec sa mère. Il rencontre ensuite, une jeune femme avec laquelle il aura un enfant, mais sa mère s'oppose au mariage, mettant en avant les différences ethniques et culturelles. Il repart en aventure devant ce constat d'impossible. Il rencontre une deuxième femme. Il rompt de nouveau devant les tensions et conflits familiaux qui vont en augmentant depuis le remariage de sa mère. Cette répétition lui fera dire :

« Je crois que ma mère ne veut pas mon bonheur. Elle veut me garder pour elle pour que je continue de m'occuper des enfants à sa place. »

Il dit son amertume de n'avoir rien en retour de ce qu'il sacrifie pour la famille. Il se sent utilisé, jamais respecté.

À plusieurs reprises, il évoque sa déception face aux promesses de sa mère de l'aider, et qui, finalement, l'a rejeté systématiquement. Il n'a donc d'autre choix que de se débrouiller tout seul.

Au récit de souvenirs à propos de sa mère, le ton monte, la colère devient visible, il se montre de plus en plus haineux. Il m'explique :

« Quand je parle de ce qui est profond dans ma tête, je ressens trop de colère et d'incompréhension. C'est pour ça que j'ai préféré

m'éloigner de ma mère, partir en aventure... Ma mère, elle est dure, elle me fait peur, on ne peut pas parler.»

Adam n'a jamais raison avec elle et devant elle.

« C'est pour ça que j'ai fui... et de temps en temps, je lui donne des nouvelles, je fais de l'humour, je la taquine un peu, et parfois maintenant elle arrive à reconnaître que j'ai raison, mais pour elle je resterai toujours un petit qui n'a pas son mot à dire ».

Au fil du temps et des rencontres, Adam me met dans une position de « grande sœur » ou de « mama » ; il m'appelle d'ailleurs souvent de cette façon. Et chaque rencontre avec un membre de sa communauté est l'occasion de m'en rendre compte. Adam me convoque à une place de guide, bienveillant, à l'image des sages.

La place qu'il me demande de tenir transférentiellement n'est pas loin d'être celle d'être un « tout » pour lui.

Je suis parallèlement interpellée par son discours à propos de sa mère : parfois admiratif, parfois clairement en colère contre elle, ou terrifié. La récurrence du discours d'Adam à propos de sa mère est malgré tout sur le registre de l'emprise. Elle le terrifie, ne lui accorde aucun crédit, ne laisse aucun espace d'être différencié, se subjectiver. Sa mère semble représenter une imago archaïque. Par ailleurs, son discours est plein de reproches envers ce père qui n'a pas fait en sorte de remplir ses obligations ; ce que j'entendrai tout autant sur son rôle réel et symbolique.

J'imagine, contre-transférentiellement, sa mère comme une femme qui dirige son petit monde familial d'une main de fer, sans beaucoup d'espace et de jeu pour les enfants de pouvoir faire différemment, et sans grande attention à leurs besoins. Adam est instrumentalisé, utilisé dans une fonction qui ne tient nullement compte de son statut de garçon puis d'homme. Il doit s'occuper des enfants à la place de sa mère. Les rôles sont interchangeables, il n'est pas, à ce moment-là de son histoire, différencié de la mère. Elle l'effraie, il s'éloigne pour pouvoir exister autrement. Adam est mis en position d'être sacrifié pour subvenir aux besoins de la famille. Dans la migration, il devient, d'une certaine manière, le membre amputé d'un corps, avec une présence fantôme. Cette distance semble avoir une double fonction pour lui. Elle lui permet de se différencier un peu, de tisser un lien différent dans son rapport à l'origine, mais elle fait aussi qu'il prend plus activement la responsabilité de ses « frères d'aventures ». Le départ, et l'argent envoyé lui permettent alors de tenir le rôle d'homme de la famille.

L'inquiétude qu'il manifeste à certains moments de nos rencontres m'évoque une forme d'angoisse infantile d'une responsabilité trop lourde à porter et malgré tout très valorisante narcissiquement. Je retrouverai cette ambiguïté chez beaucoup de patients migrants.

La distance semble permettre à Adam de reconsidérer son lien à sa famille, ce qui lui permet, par la suite, de fonder sa propre famille. Cette inscription dans le générationnel marque l'intégration d'une différenciation suffisante, d'un accès à la subjectivation, pour Adam.

Lors des rencontres avec Adam, je perçois très vite la séduction, infantile et d'ailleurs très narcissisante, qu'il déploie. Il invite à être dans cette position de substitut maternel bienveillant. Cette place transférentielle à laquelle il me convoque, me permet aussi d'accéder à une forme d'intimité émotionnelle, affective à laquelle je n'aurais sans doute, pas eu accès autrement dans ce contexte de rencontre multiculturel. Mais elle révèle aussi sa capacité à susciter un intérêt, un investissement. Il peut alors vérifier là qu'il est « aimable ». Ses convocations successives à des places inhabituelles lui permettent de me donner une place qui autorise socialement et culturellement la parole, et une parole de l'intime. Il se montre en bon fils, venant me raconter ses avancées dans ses projets, son installation.

Au cours d'une séance, je suis surprise quand il me demande de l'aider financièrement, même si je comprends sa démarche du point de vue opératoire : je suis étrangère j'ai donc de l'euro à vendre. Au-delà de cette représentation « des blancs » largement partagée, sa demande d'aide financière indique également quelque chose du transfert. Comment vais-je l'aider dans un projet qui le concerne lui ? En quoi cette demande témoigne de la dynamique de l'économie psychique dans la migration ?

Avec Adam, et d'autres à sa suite, Je fais l'hypothèse que penser les liens notamment familiaux, serait se confronter à des affects violents d'ordre archaïque, des expériences de mort, de meurtre même, et j'en viens à penser la dimension symptomatique et traumatique, du parcours migratoire, et à l'origine de la migration.

De la relation parent-enfant qu'il évoque, découle l'idée selon laquelle le parent est négligeant, maltraitant. Le rapport à cette forme de violence se traduit notamment par une ambiguïté entre se coller et rester dans l'indifférenciation ambiante, ou être rejeté, exclus.

Je note une récurrence autour du défaut d'accordage entre la mère et l'enfant, chez chacun des migrants ou candidat à l'immigration que j'ai rencontré ; ceci me semble la manifestation d'une violence non métaphorisée. L'enfant est mis en situation de danger, exposé. Les fantasmes de meurtre circulent et, même, soutiennent la relation.

Mes associations m'amènent à penser que dans toutes formes de parcours migratoires, quelque chose persécute au lieu de l'origine et pousse à partir. Cela prend la forme d'une instance surmoïque tyrannique, meurtrière, peut – être même d'une imago archaïque, toute puissante. Dépendance mortifère - meurtrière, impossible à dénouer autrement que dans la rupture, avec l'illusion d'un accès à une différenciation suffisante qui mettrait un terme à la répétition.

Ces dernières observations m'interrogent sur le type d'économie psychique dominant : emprise, meurtre ou destructivité, retournement de position masochique passive/active... Ce qui pourrait ou devrait être contenant et réguler les pulsions, mais aussi les liens, devient persécutant. La contenance est contention.

Ce pacte narcissique pathogène est, dans certains cas, mortifère. Il relève alors de la catégorie des alliances aliénantes. Les défaillances et les ruptures de ce type de contrat suscitent des expériences douloureuses de trahison, de déshérence et de déshéritage², j'ajouterais de désaffiliation. La désaffiliation n'est pas la différenciation. Elle est ici reflux d'un corps étranger.

Ce qui ressemble, pour Adam et les autres, à un mouvement d'auto-exclusion, fait suite à la répétition d'expériences de rejet, et de violences.

Ainsi, dans les dynamiques familiales, nous assistons à une tentative d'unification et de réduction des conflits par clivage et projection du mauvais objet.

Adam est pris dans une position d'ambiguïté : être porteur du narcissisme maternel, et prendre acte de la différence au risque de la défaillance de son propre narcissisme. Ce retournement de position passive/active semble une issue à la dimension mortifère associée à l'emprise et à l'idéalisation.

La migration signe alors une tentative d'élaboration par la mise en acte des processus de différenciation.

L'exil apparaît dans le mythe œdipien comme réponse à la violence fondamentale.

La migration signe l'impossibilité d'une issue autre que par la mise en acte de l'exclusion, et parfois du meurtre au moins dans sa dimension fantasmatique. Face à cet impossible à conflictualiser, à symboliser, l'évitement, la mise à distance devient une défense nécessaire.

Ainsi, s'extraire du groupe premier et des expériences de liens aliénantes, implicites ou explicites, apparaît comme une condition à l'expérimentation même d'autres formes de

² Kaës R., (2012) Le Malêtre, coll. Psychisme - Hachette

groupes et de liens. *La migration offre une scène à ces processus, ainsi se joue la déliaison, tantôt mortifère, tantôt nécessaire et soutien de la pulsion de vie.*

La raison économique, plus souvent évoquée comme manque, est toujours mise en avant comme la raison qui pousse à partir. Elle illustre le manque à combler, la béance affective et narcissique, et reflète la situation d'emprise et de dépendance initiale.

« En avoir ou pas » se substitue à « être ou ne pas être ».

Migrer apparaît alors comme un tentative ou un moyen de satisfaire la pulsion épistémophilique, face à l'absence de répondant, du maternel.

Conclusion

Une interrogation persiste, pour Adam et d'autres sur le sens du rejet dont ils souffrent ; plus généralement, cette absence de sens fait trou dans l'histoire des exilés. La violence fondamentale, cette violence traumatique qu'ils refoulent, crée une faille. S'en suit une quête d'objets d'investissement, de relations à même de combler ce trou, de tenter de lier. Cet élan de survie, de vie, se déploie, porté par la pulsion épistémophilique, et amène à la recherche d'un lieu suffisamment sûr pour penser et panser les failles de leur histoire. Paradoxalement, c'est sur cette faille qu'ils se construisent, et elle se rappelle à eux, à chaque étape de leur parcours. Quelque chose d'étrange en soi ne trouvant à se lier, et plongeant le sujet dans un conflit insoluble, devient dissoluble dans la position d'étranger. Le conflit s'apaise, la réalité externe donne sens et place à cette part étrange et étrangère, par cette projection dans la réalité, et hors du groupe. Migrer n'est pas pour autant résolution. La migration est absence et présence. Elle est entre enfermement et abandon, rejet.

La migration est métaphore, mais elle est aussi symptôme ; en ce sens qu'elle est à la fois tentative de mise en conflit par le déplacement de l'originaire aliénant, et répétition par retournement des mécanismes de rejet.

Bibliographie :

Anzieu, D. (1984). L'illusion groupale, un Moi idéal commun. *Le groupe et l'inconscient*, Paris, Dunod.

Anzieu, D., & Kaës, R. (2000). *Le groupe et l'inconscient: l'imaginaire groupal (1984)*. Dunod.

Aulagnier, P. (1981). *La violence de l'interprétation: du pictogramme à l'énoncé*. Presses universitaires de France.

- Bardem, I. (1993). L'émancipation des jeunes: un facteur négligé des migrations interafricaines. *Cahiers des sciences humaines*, 29(2-3), 375–393.
- Bergeret, J. (1984). *La violence fondamentale. L'inépuisable Œdipe*. Payot
- Bendahman, H., & et al. (2008). *Du pulsionnel au culturel*. Harmattan.
- Bredeloup, S., & Pliez, O. (2005). Migrations entre les deux rives du Sahara. *Autrepart*, (4), 3–20.
- Devereux, G. (1967). *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Flammarion, 1980.
- Duez, B. (2005). L'enfermement et les issues de l'indécidabilité. *Adolescence*, 54(4).
- Duez, B. (2006). Destins du transfert: scénalité et obscénalité, les scènes de l'autre. *Adolescence*, (4), 893–904.
- Duez, B. (s. d.). La fonction traumatique dans la construction d'un originaire migratoire.
- Duez, B., & Vacheret, C. (2003). Destins transformationnels du transfert. Mythes, rites et groupes internes. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, (1), 29–48.
- Enriquez, E. (1983). De la horde à l'État. *Paris, Gallimard*, 21.
- Freud, S. (1920). *Au-delà du principe de plaisir* (2013) éd. Payot.
- Freud, S. (1917). *Deuil et mélancolie*. (2013) Payot.
- Freud, S. (1915). *Pulsions et destins des pulsions*. (2010) Payot.
- Gaillard, G. (2008). Liaison de la violence et génération. *Cliniques méditerranéennes*, (2), 131–150.
- Gaillard, R. (2004). Janus ou l'argent dans les pratiques tutélaires. *Recherches familiales*, (1), 95–104.
- Garcia, J.-P. (2011). Entre plaisir et réalité: l'argent dans la cure analytique. *Empan*, (2), 51–57.
- Gibeault, A. (1989). Symbolique de l'argent et psychanalyse. *Communications*, 50(1), 51–79.
- Green, A. (1983). *Narcissisme de vie narcissisme de mort*. Les Editions de Minuit.
- Green, A. (1993). *Le travail du négatif*. Editions de Minuit.
- Grinberg, L., Grinberg, R., Ba, M. N., Legrand, Y., & Legrand, C. (1986). *Psychanalyse du migrant et de l'exilé*. Césura Lyon éditions.
- Kaës, R. (2012). *Le malêtre*. Hachette.
- Kaës, R., Missenard, A., & Kaspi, R. (1979). *Crise, rupture et dépassement*. Dunod (2004) Paris.
- Reiss-Schimmel, I. (1993). *La psychanalyse et l'argent*. Odile Jacob.
- Reiss-Schimmel, I. (2008). La fonction symbolique de l'argent. *Dialogue*, (3), 7–14.

- Ribas, D. (2002). Chroniques de l'intrication et de la désintrication pulsionnelle. *Revue française de psychanalyse*, 66(5), 1689–1770.
- Ribas, D. (2009). Pulsion de mort et destructivité. *Revue française de psychanalyse*, 73(4), 987–1004.
- Vacheret, C. (2010). L'apport de la violence fondamentale à l'approche du groupe. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 55(2), 11- 24.